

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Hélène Fecteau

Volume 7, Number 5 (41), September–October 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59987ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fecteau, H. (1965). Poèmes. *Liberté*, 7(5), 422–427.

P o è m e s

A TA GRANDE BEAUTE

M'aboucher à ton corps, m'emparer de cette violence qui te participe à la jointure de moi-même, sombre rivage, nos veines et nos griffes dans l'ensorcellement de la terre.

Tu vois, je te vois et te viole par ce saignement à moi-même. Le temps entier peut s'effondrer cela ne nous regarde pas. Et pour mieux t'absorber au fond de ma jouissance, je me couvre de laideurs, je brise sur toi tous les feux. Et pour mieux t'offrir ce linceul je m'enivre à la douleur du soleil solitaire rompu par la ville.

Et pour mieux te regarder sur ce grand lit comme un miroir et pour mieux te reposer sur la blancheur, je m'abouche à la terre aride, je bois l'épine et le fiel pour mieux offrir le plus nu de moi-même à ta grande beauté.

MA TÊTE LARGEMENT COIFFÉE DE RÔNCES

Ma tête largement coiffée de ronces à la pointe de tes rides, nos ombres folles dans la nuit; m'as-tu bénie de ces lèvres — c'est une danse écoute, nous dansons là mort en ronces d'au-

tomne et de feuilles. Déchire-moi, romps enfin ce désir qui suinte au recueillement du geste. Je divague, laisse-moi divaguer le long de ton corps, laisse ma foi et mon désir s'acheminer vers la gloire de ta secrète chair. Je ne possède rien que ton haleine et cette amère brûlure — automne — vois ces arbres qui s'enfuient sous le froid . . . Je divague, ne me crois pas, le ciel devient si petit, si petit au fil du temps et j'ai peur — non ne réponds pas, l'automne s'enfuit, je le sens dérivé sous ma paume. Là-bas l'écho de la mer de toute ampleur, viens, prends-moi, déchire-moi pour rendre douce notre brûlure. Oui je délire — je t'aime tant et j'ai si mal de tout ce qui s'enroule autour de nos chairs. Te dire combien ce métal me brûle avec ce visage mais je divague, tu es là, la nuit nous étreint et le temps brise en silence les chaînes d'hier.

FERVEURS MARINES

Ferveurs marines
 au lever des astres
 frémissement sous les ailes
 l'harmonie trace son sillage

nuit des quatre temps
 mon amour
 silencieuse alerte
 j'aborde à ton rivage
 les feux lunaires s'ouvrent
 dans l'embrasure de nos lèvres
 ardente complicité des choses
 à nos gestes vrais.

Ferveurs marines
 à fendre l'éternel d'intensité
 sur ton ventre
 s'assoupit une ivresse
 en prolongement de ma main

caresse impromptue
 musique folle
 aux replis de ma chair
 danse sur les sables
 sables et caresses
 ton respir s'enflamme
 ton regard pâlit
 sous la violence
 danse
 ton corps éperdu
 d'être habité par les dieux.

L'astre par la vague
 m'a transpercé le souffle
 par la vague
 imbibée d'espace.

L'AUBE GRANDISSANTE

L'aube grandissante sous mon haleine
 lumières coulantes sur ma paume
 et mon désir haletant, gonflé de sang
 l'élan des troncs d'arbres aux lèvres ouvertes
 et leurs bras, ces longs bras tordus
 en offrande de forme — noire —
 à l'image de notre corps blessé
 dans le matin des fines harmonies
 et ce jaillissement du sang soudain
 cette fente intime de l'aube
 tel un silence après la chaleur de nos lèvres
 et le mélange subtil de nos doigts.

La vie est cette aube à apprivoiser
 la vie est cette aube sans cesse
 qui ne parvient pas à prendre forme
 sous nos mains terreuses et solitaires.

OU RESIDE LE TEMPS

Où réside le temps
du miroir qui s'apprête
du temps qui bouscule
et de l'écume qui s'évade —
du miroir en sueur
de ne livrer que la mort
incessante en nos laves —
de l'écume brouillée
de n'édifier que charognes
à chaque fraîcheur d'aube
du temps qui s'écume par la démence
où réside le temps
le temps d'être.

DANS LE SANG DE TON AMOUR

Je partirai en nage dans le sang de ton amour
au-delà des faites étoilés
les puits crèveront
et par mille fentes inattendues
mille fleuves jailliront
comme mille baisers
sur mes lèvres assoiffées

je nouerai et dénouerai les vagues de l'océan
imperceptible noeud sous l'écorce fragile
extase accablante
la fièvre me noie
dans un ventre de lumière
toute attente est consumée
j'ai bu le vent
par l'odeur intense des herbes
et ta main a su trouver sa forme parmi mon corps.

Le fleuve se baigne dans la noirceur
et l'ivresse me viole
par la violence de ton sang.

SANG NOYE

Lente — lente perception
longue fouille
de nos mains hasardeuses,
longues mains
de fouilles obscures et lointaines,
ces mains de flots intenses
affluent mes doigts
ces gerbes froides de mes tréfonds,
lente escalade
à bras cassés
à ce cratère
ce feu dans ma tête
tel un serpent
entre les veines de ma chair
éternellement dans mon sang
devenu mon sang
mon sang noyé.

NUIT D'INASSOUVI DESIR

Nuit d'inassouvi désir
sur l'autre rive du silence
lunatique accueil
et des froides ondes
et mon sein,

qui ne se brûle à la pénombre
et qui ne sait les tréfonds déchirés

la mer se renverse
la terre vole à l'extrémité du geste
je suis du sel et de la mer
et des viols éternels du vent
mêlé à mon haleine.

LONGS BRAS D'ENPLACEMENTS

Longs bras d'enlacements
les fleurs pointent à l'extrémité des lèvres sèches
d'enlacements par la nervure enveloppante —
l'air coule fluide
sous la transparence du vert
et nos mains dépouillent leurs branches
aux bains de sang.
Vert ta chevelure ombrelle à la volupté
et nos haleines transpirent la soif
inassouvie tout au chaud de ton ventre
sous tes mamelles le cratère épuré
dans la nudité des corps
ah ! qu'éternelle soit ma plaie
pour de tels retours à la foi du feu.

Hélène FECTEAU